

## KULTURMOSEIK

Leonard Cohen zieht  
in der Kathedrale ein

**Bourges.** Beim 42. „Printemps de Bourges“ findet am 27. April in der mittelalterlichen Kathedrale auch eine Hommage an den verstorbenen jüdischen Sänger Leonard Cohen (1934-2016) statt. Der Titel lautet – nach einem bekannten Cohen-Song – „Hallelujah!“. Das traditionelle Musikfestival in der Stadt bezieht immer wieder auch die Bischofskirche mit ein. So gab 2013 Patti Smith ein Konzert in der Stephans-Kathedrale. 1983 nahm die irische Band U2 im Rahmen des Festivals an einer Messe teil. Zu den Künstlern der 42. Auflage, die vom 24. bis 29. April stattfindet, gehören diesmal auch Charlotte Gainsbourg und Véronique Sanson. KNA

L'Europe se souvient  
d'un siècle de jazz

**Nantes.** Nantes commémore le centenaire du premier concert de jazz sur le sol européen, donné chez elle le 12 février 1918 par l'orchestre du 369<sup>e</sup> régiment d'infanterie américain, les Harlem Hellfighters, et son chef, le lieutenant James Reese Europe, auquel un hommage militaire sera rendu aujourd'hui. La cérémonie d'hommage sera suivie du dévoilement d'une plaque commémorative et se tiendra en présence de trois petites-filles de l'ex-«roi du jazz» James Reese Europe, avant que ne soit joué un «concert du siècle», exactement 100 ans jour pour jour après celui donné le 12 janvier 1918 au Théâtre Graslin de Nantes. Aucune photographie, mais un programme et des articles de presse attestent de ce premier concert. Le Clef Club du musicien et son orchestre symphonique de 125 musiciens avait été le premier orchestre noir américain à jouer sur la scène du Carnegie Hall, à New York. Blessé, James Reese Europe avait composé l'un de ses plus célèbres morceaux, «One Patrol in No Man's Land», sur son lit d'hôpital et a connu une fin tragique: rentré du front en héros, il meurt lors d'une tournée, le 9 mai 1919, d'un coup de couteau porté par un batteur de son orchestre. AFP

Kirchliches Kleinod  
vom Stararchitekten

**Paris.** Im bretonischen Saint-Jacques-de-la-Lande bei Rennes ist gestern eine neue Kirche des portugiesischen Stararchitekten Alvaro Siza geweiht worden. Das zweistöckige Gotteshaus aus weißem Sichtbeton ist zwölf Meter hoch und trägt den griechischen Namen „Anastasis“ (Auferstehung). Alvaro de Melo Siza Vieira (84) zählt zu den bedeutenden zeitgenössischen Architekten Europas. In seiner Heimat gilt er als Hauptvertreter der Moderne und als führender Vertreter der „Schule von Porto“. Für den Wiederaufbau des durch einen Brand 1988 zerstörten Lissaboner Altstadtviertels Chiado erhielt er 1992 den Pritzker-Preis. 2012 bekam er bei der Architektur-Biennale in Venedig den Goldenen Löwen für sein Lebenswerk. KNA

## Un «bris-collage» d'émotions

Expositions de Denis Castellas, de Joe Fyfe et de Sherman Sam

PAR MIREILLE PETITGENËT

**Avec Denis Castellas, Joe Fyfe et Sherman Sam, ce ne sont pas moins de trois expositions individuelles que nous présente, en ce début d'année, la galerie Ceysson Bénétière.**

Après avoir organisé il y a cinq ans, une exposition Denis Castellas / Joe Fyfe et fait la connaissance de l'artiste Sherman Sam, la galerie décide de les réunir pour la première fois à Luxembourg. Connu et reconnu sur la scène internationale, chacun à sa manière, nous fait prendre conscience du monde et des objets qui nous entourent.

Jouant aussi bien du hasard, de l'accident, de l'imprévu que de la spontanéité, leurs œuvres récentes sont le résultat d'un processus de recherche, d'expérimentation et d'équilibre.

La logique  
du hasards et des incidents

Le travail de Denis Castellas (né en 1951 à Marseille) s'inscrit dans un parcours à la fois abstrait et figuratif qui fascine le visiteur. Nulle volonté pour lui de s'inscrire dans une quelconque tradition du paysage en peinture mais davantage dans la logique de cheminement artistique qui tient de la succession de hasards et d'incidents dans sa pratique. Ainsi les paysages «Walden» sont apparus grâce à une toile renversée où le motif triangulaire ne jouait que comme élément décoratif d'un autre sujet. Ainsi renversées, certaines toiles font disparaître ou, au contraire, révèlent un motif.

Paysage intérieur, paysage extérieur, peu importe, de même que l'échelle de mesure. La peinture de Castellas est avant tout un jeu de forces, de bifurques, d'effacement et de recouvrement. C'est une peinture du geste et de l'expression, laissant à la surface de l'œuvre les différentes couches de médiums comme autant de temps et d'espaces. Mêlant tempéra et graphite, ses toiles de grands formats associent des tonalités soutenues à de subtiles transparences. Le tableau apparaît comme une surface, voire une scène sur laquelle se déroule en toute liberté un processus dont les règles ne sont jamais fixées à l'avance: les motifs ou signes graphiques suivent la loi des associations de formes et d'idées, ils se transforment et s'effacent sans cesse comme le font bien souvent les souvenirs dans notre mémoire. Il s'opère dans le travail de Castellas une impression de légèreté qui dissipe les formes et fait passer la réalité d'un navire Pirate, d'un état solide à l'état spectral, figeant ainsi la peinture dans une sorte d'éternité.

«Bris-collage» est le mot par lequel Denis définit lui-même une œuvre toujours à la limite de l'effondrement, de l'éclatement, et qui pourtant cherche à donner un sens à la notion de collage, comme recollage de quelques catastrophes permanentes du réel et de l'esprit. Suspendue entre abandon et achèvement, l'œuvre invite le public à formuler des hypothèses de récits, à se demander comment elle pourrait continuer. A notre



Avec les œuvres de l'américain Joe Fyfe (h.), du français Denis Castellas (g.) et du singapourien Sherman Sam (d.), le visiteur fait un véritable tour du monde en explorant trois univers créatifs bien distincts.

(PHOTOS: CHRIS KARABA)



époque où l'image affirme, dénonce, l'artiste lui retire toute autorité et la voue à l'incertitude. Nous rendant ainsi notre liberté de regard et de rêveur.

Le modernisme de la récupération  
à la new-yorkaise

Une liberté que l'on retrouve dans les récents travaux de l'artiste new-yorkais Joe Fyfe (né en 1952) qui poursuit son exploration rigoureuse de l'abstraction à travers des compositions modernistes géométriques faites d'éléments de récupération. C'est en trouvant par hasard, alors qu'il feuilletait l'un de ses recueils préférés du poète américain James Schuyler, qu'il a choisi le titre de son exposition «The Sky Eats up the Trees». Le fait d'employer une phrase appropriée pour ensuite s'en servir comme intitulé d'une exposition renvoie à son modus operandi qui consiste à utiliser des matériaux «tels qu'il les trouve». Réalisées à partir de drapeaux, d'imprimés peints, de publicité (issus de ses voyages en Asie) ou du dos de panneaux en vinyle, de tissus grossiers, de cerfs-volants, ou encore de fanions... ses peintures, visent moins à jeter un pont entre l'art et la vie qu'entre l'art et les choses.

En effet, en révélant la beauté poétique dans les objets quotidiens négligés, l'artiste souhaite élever notre conscience d'exister d'instant en instant avec les matériaux qui nous entourent.

Son travail, haut en couleurs, est non représentatif. Il s'agit avant tout pour l'artiste de voir, de prêter attention, d'établir des liens, de se souvenir et d'enregistrer profondément la matière. Ce sont les matériaux qui dictent la forme et se réunissent par eux-mêmes plutôt que d'adhérer à la vision préconçue de l'artiste. Par un jeu de superposition et de transparence, les éléments s'emboîtent et se mêlent aux couleurs dans des compositions maîtrisées. Chaque trace de pinceau, de coulure laissée déli-

bérément sur le support vient renforcer la dynamique du geste. Il est étonnant de voir comment la couleur et le tissu s'inscrivent dans un mouvement; comment des formes plus ou moins bien délimitées peuvent suggérer à la fois douceur et vitalité. Conservant un air d'improvisation, les œuvres de Fyfe sont à la fois vulnérables et talismaniques telles sa «Baignoire et objets» qui trône au milieu d'une pièce, «Street 302 # 4» fait de coton, de lin et de corde, ou encore «Flag», qui assemble tissus et drapeau américain. Contrastant et superposant le fait main avec le fabriqué en série, l'objet d'art avec le jetable, l'immédiat avec le pas si loin, l'œuvre de Fyfe apparaît comme une odyssée personnelle ainsi qu'une réflexion sociale et esthétique sur la peinture dans le monde.

Comme un flirt  
avec la signification

Tout comme Joe Fyfe, l'artiste singapourien Sherman Sam (née en 1966), emprunte le titre de son exposition, «Nightclubbing», à l'album de Grace Jones sorti en 1981, et puise les titres de ses peintures dans des paroles de chanson.

La dimension d'«objet trouvé» de ces noms apporte une épaisseur de sens supplémentaire à son art qu'il décrit par ailleurs comme sans référence et en quelque sorte improvisé. Il insiste cependant sur le fait que cela ne fait pas pour autant de ses œuvres des «objets dénués de sens». Bien que ses peintures à l'huile et ses dessins au crayon se placent du côté de la non-représentation, l'artiste préfère employer le terme d'«abstrait», les considérant comme des objets qui flirtent avec la signification. L'abstraction est comme la vie, incertaine et ouverte aux possibles interprétations, elle n'est pas une forme close, au contraire, elle peut créer ou matérialiser des flux, aborder des questions que la représentation ne peut poser.

Après avoir coupé et assemblé de petits panneaux de bois en vue d'obtenir une forme rectangulaire plus ou moins déterminée, l'artiste y appose quelques marques, une éblouissance ou deux...

Des gestes qui déterminent quelque-unes des structures de base de ce qui deviendra ensuite l'œuvre finale. Il utilise la couleur, la surface, la lumière et l'intuition pour créer une réalité visuelle abstraite texturée, sans idéologie. Il n'y a pas de spécificité, pas de lieu, pas de personne. Son travail existe uniquement sur sa force artistique, permettant une expérience plus libérée. Ses œuvres nous amènent à découvrir un univers particulier où les lignes angulaires et les textures variables s'équilibrent par un jeu de courbes et de couleurs douces. Où chaque marque particulière laissée sur le papier ou le panneau de bois est attachée à un mouvement, qui semble s'étendre bien au-delà du support.

Résultat d'un processus de recherche, d'expérimentation, d'erreur et d'équilibre, ses œuvres sont le fruit d'un mélange de spontanéité et de préméditation. Elles invitent le visiteur à faire courir son regard, à se perdre dans la matière ou encore à s'arrêter sur un détail. Rien n'est aléatoire, tout semble avoir été pensé comme pour mieux retarder notre retour dans la réalité.

A l'aide de la peinture et du graphisme, l'artiste tente de poser la marque sensible de son rapport au monde. Un monde d'émotions, d'instant, d'accidents, de temps de réflexion où les opposés ne cessent de se répondre: rigueur et indéfini, présence et effacement, forme et informe, transparence et opacité, profondeur et surface, plan et rugosité.

Jusqu'au 3 mars à la galerie Ceysson & Bénétière, 13-15 rue d'Arlon L-8399 Koerich/Luxembourg. Ouverte du mercredi au samedi de 12 à 18 heures.

www.ceyssonbenetiere.com